Retour des champs

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **[8] (1905)**

Heft 29

PDF erstellt am: **27.07.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-255354

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Retour des champs.

L'ombre descend sur la campagne dorée par les moissons. Le soleil ne darde plus ses brûlants rayons.

Mais dans la fraîcheur du soir, les rudes ouvriers gardent encore sur leur visage bronzé les traçes de l'ardeur du travail épuisant. Leur corps tout entier aspire au repos.

Ah! le dur labeur des champs, qui demande à la femme autant d'efforts qu'à l'homme, que dis-je, plus d'efforts, puis-

Retour des champs, d'après le tableau de Suzer-Coté.

que arrivée au logis, elle devra encore s'occuper des enfants, de ménage et de mille petits soins, elle, la plus faible, mais, il est vrai, non la moins persévérante.

Car, femme du laboureur, tu es l'espoir et le soutien des campagnes; tu aides et tu charmes l'homme dans ses travaux; ton doux regard met un sourire de bonheur au cœur de ton compagnon. Ainsi, par toi, la grange s'emplit de foin, le grenier de froment, comme si c'était tes épaules vaillantes qui portent au foyer la gerbe d'abondance.

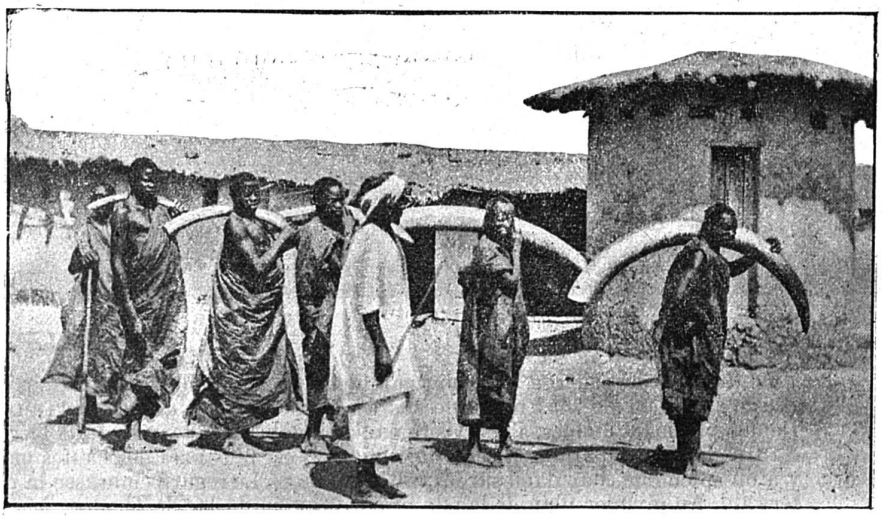
AU PAYS DE L'IVOIRE (SUITE)

L'on avance cependant peu à peu, tantôt dans la forêt où règne une chaleur humide et malsaine, tantôt dans la brousse où le soleil vous accable de ses rayons. L'on rencontre de temps à autre des porteurs, chargés d'ivoire et caoutchouc qu'ils amènent de Léopoldville. En passant, tous vous saluent d'un « Mbote, Mfumu » (Bonjour, maître) accompagné d'une grimace qui a la prétention d'être un sourire. Hâves, décharnés, vrais squelettes ambulants, ces pauvres diables portent la bonne humeur sur leur visage amaigri. Partis à l'aube, avec une lourde charge, ils marcheront jusqu'à la nuit et ainsi tous les jours jusqu'à leur arrivée à Tumba. Malheureuse existence et triste métier que le leur. Il convient d'ajouter qu'à l'heure qu'il est, le chemin de fer achevé a mis fin à ce travail de bêtes de somme.

Sous de maigres lenstiques, nous trouvons quelques-uns de ces malheureux occupés à manger. L'un d'eux dévore avec avidité quelques sauterelles rôties sous la cendre, il avale de temps en temps une boule de farine de manioc cuite dans l'eau, c'est la chikouangue, plat de résistance des nègres du Bas et du Moyen-Congo.

Cependant le sentier se rétrécit de plus en plus; nous descendons une pente boisée fort rapide et nous voici au bord d'une petite rivière aux eaux claires. Malgré l'apparence limpide de ces ondes, nous aimerions bien voir là un pont qui, hélas, n'existe pas. Tandis que je réfléchis à la dure nécessité de me mettre à l'eau, les porteurs sont déjà de l'autre côté. Deux d'entre eux, laissant là leurs charges, m'empoignent, une jambe de ci, une jambe de là, et m'emportent vers l'autre bord. Mais voici que mes deux braves noirs jugent à propos de s'arrêter au milieu de l'eau et ne veulent avancer qu'au prix d'un bon matabiche (cadeau). Je leur promets tout ce qu'ils veulent, mais arrivé sain et sauf à l'autre rive, je rétracte lâchement une partie de mes promesses et leur octroie un cigare mouillé qu'ils se partagent avec joie.

Voilà quelques-uns des incidents qui rompent la monotonie des jours de caravane. Après six ou au plus huit heures de marche, on arrive à l'étape où est dressée la tente et où se trouvent déjà les porteurs qui vous ont précédé. La journée, ou plutôt l'après-midi est vite passé: on prépare son dîner, un menu frugal et sain, mais dont les plats se ressemblent souvent d'une façon déplorable: on commence par de la poule et du riz, pour finir par du riz et de la poule. Puis on fait la revision de ses malles ou de ses armes, on va voir la cuisine du campement, on fait la chasse aux antilopes de la brousse d'alentour, les photographes photographient et les entomologues cherchent à enrichir leur collection d'insectes. A 7 h. 30 on va se coucher; un peu tôt peut-être, mais comment remplir sa soirée? On n'a personne à qui causer et les braves noirs sont de peu de ressource pour une conversation, si peu élevée soit-elle. Resté seul, près du feu, on pense au pays et à ceux qu'on a laissés là bas et qu'on ne reverra peut être jamais; les souvenirs vous reviennent en foule et entre deux bouffées de fumée un gros soupir vous échappe. Les noirs, glacés par votre silence, s'étendent lentement dans leurs loques, leurs yeux brillants fixés sur les vôtres. De temps en temps un des mille bruits de la forêt, un cri éloigné, une cadence monotone, chanson de porteur, s'élève.



Congolais, porteurs d'ivoire.